

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

LE

# Naturaliste Canadien

Vol. IV.

Québec, JUIN, 1871.

No. 7.

Rédacteur : M. l'Abbé PROVANCHER.

## VOYAGE A LA FLORIDE.

(Continué de la page 190).

Le Capitole, son éclairage, sa voûte, ses fresques, son dôme, l'œuvre de Brumidi.—Vue de la lanterne.—Chambre des représentants.—Le sénat.—La *Smithsonian Institution*.—La Maison-Blanche.

Aussitôt après le dîner, nous partîmes en exploration. Nous débutâmes par le Capitole, parce qu'il était le plus près de nous et que les Chambres étant actuellement en session, nous tenions à voir les allures législatives de ces grands républicains. Pour nous, qui n'avons pas visité l'Europe, le Capitole est la plus magnifique construction qu'il nous ait encore été donné de voir. Sa forme est celle d'un carré long, avec une aile à chaque extrémité et un avant-corps au milieu à l'endroit du dôme. Quatre entrées principales, dont une de chaque côté de l'avant-corps et une autre au milieu de chaque aile, permettent de pénétrer à l'intérieur; l'entrée du côté du Nord-Est nous parut être la première en importance, si tant est qu'elle portait sous son portique de magnifiques groupes de statues comme on n'en voyait pas aux autres portes. A l'exception du dôme qui est entièrement en fer et en verre, tout l'extérieur de l'édifice, murs, colonnes, entablements, statues, perrons, etc., est

en marbre blanc ; mais à l'intérieur les marbres de toutes les nuances s'y présentent dans les mosaïques des dalles et des corniches, dans les pilastres, les colonnes et les autres pièces d'architecture. Ce qui nous frappa d'abord en entrant par la porte du Nord-Ouest, ce fut, en plein jour, l'éclairage de l'édifice par le gaz. Le premier étage, qui n'est pour ainsi dire qu'un rez de chaussée, ne reçoit de lumière extérieure dans son corridor central, que par les portes aux extrémités ; de là la nécessité d'une lumière artificielle. Arrivés au centre de l'édifice, nous nous trouvons immédiatement sous la coupole, où des flots de lumière nous viennent de la base d'une voûte à 180 pieds au-dessus de nos têtes. Les fresques de cette voûte, dues au pinceau de Brumidi, célèbre peintre Italien qui depuis près de 20 ans demeure aux Etats-Unis, nous montrent des nuages d'or, d'azur, de rose, comme suspendus dans les airs, sur lesquels se détachent de grandes figures mythologiques et symboliques se rattachant à l'histoire de la République, et formant le plus magnifique coup d'œil. De nombreuses pièces de peinture, la plupart dues aussi au pinceau de Brumidi, ornent les murailles en divers autres endroits de l'édifice.

Le dôme, qui mesure 135 pieds de diamètre, se compose d'une double couverture en fer assez éloignée l'une de l'autre pour permettre d'y placer les escaliers qui nous conduisent à son sommet. Les escaliers se composent de 364 marches. Nous redoutions en commençant l'ascension, la faiblesse de notre compagnon, pour aller jusqu'au bout ; mais il venait de faire un somme qui l'avait tellement réconforté, qu'il tenait toujours le devant et nous raillait sur notre peu de courage. Mais nous lui repliquâmes qu'il était encore loin d'avoir un demi siècle à lui peser sur la tête et qu'il n'avait pas comme nous, retourné tous les copeaux et inspecté tous les brins d'herbe du parc là contre, à la recherche d'insectes, pour lui roidir les jarrets ; puis tantôt avec une petite halte sur un pallier à l'intérieur, tantôt avec une autre sur une galerie à l'extérieur, nous parvînmes enfin à la base de la voûte. C'est de ce point que nous pouvons apprécier toute la beauté de la peinture de Brumidi et en saisir les détails.

Le sujet est l'apothéose de Washington. Le fondateur de la grande République apparaît au centre, siégeant avec majesté, ayant à sa droite la Liberté et à sa gauche la Victoire qui sonne de la trompette, en même temps qu'elle porte la palme du vainqueur. L'idéal de la beauté féminine se reflète dans les figures de ces deux déesses.

Devant ces trois personnages, se présentent en demi-cercle, 13 jeunes filles, portant chacune une étoile sur le front et soutenant une large banderole sur laquelle on lit : E PLURIBUS UNUM. Ces figures sont les allégories des 13 Etats qui formèrent d'abord l'Union Américaine, savoir : New Hampshire, Massachusetts, Rhode Island, Connecticut, New Jersey, New-York, Pennsylvanie, Maryland, Delaware, Virginie, Caroline du Nord, Caroline du Sud, et Georgie. Ces figures, dans leur couleur, dans les feuilles et les fleurs qu'elles portent, symbolisent encore d'une manière particulière l'Etat que chacune représente. Ainsi les couleurs fraîches et délicates des Etats du Nord après être devenues plus brillantes et plus foncées, passent à des teintes plus sombres pour les Etats du Sud.

En face de ce groupe central, qui occupe le milieu de l'un des côtés de la voûte, se rangent six autres groupes, représentant la Guerre, l'Agriculture, l'Industrie, le Commerce, la Marine, les Sciences et les Arts.

Dans le groupe de la Guerre, on voit la Liberté frappant vigoureusement de son épée nue la Tyranie, à barbe grise, qui s'enfuit effrayée, en même temps que la Discorde se place entre un soldat et une robe d'hermine, que celui-ci veut retenir. Derrière le soldat est la Vengeance avec ses torches incendiaires, et la Colère qui se mord les doigts. Un Aigle furieux combat à côté de la Liberté, en frappant de son bec. Comme l'âne ne manque presque jamais de montrer quelque bout d'oreille, Brumidi qui s'est cependant aussi distingué dans les fresques de la cathédrale de Philadelphie, a voulu nous faire voir à quelle école il appartenait en donnant, dans ce groupe, un prêtre pour compagnon à la Tyranie. Nous sommes surpris que dans le pays de la liberté, ces idées surannées aient pu trouver moyen de se faire jour.

Le groupe de l'Agriculture qui vient à la suite présente quelque chose de plus gracieux. Cérès, la déesse des moissons, est au centre, avec sa corne d'abondance ; et la jeune Amérique, coiffée du bonnet rouge de la liberté, lui remet les rênes de deux vigoureux chevaux, qu'on va atteler à une moissonneuse. A côté se trouvent Flore cueillant des fleurs, et Pomone portant une corbeille de fruits.

L'Industrie est représentée par Vulcain, l'ancien forgeron de la mythologie Grecque. Le pied droit du génie repose sur un canon ; et des machines, des forges, des mortiers, des boulets de canon, sont là pour attester les ressources que l'industrie a su tirer des forces de la nature !

Le quatrième groupe représente le commerce. Mercure, le dieu des voyageurs et des commerçants, tient en ses mains un sac rempli d'or, sur lequel il paraît attirer l'attention de Robert Morris, l'habile financier de la révolution Américaine, qui sut si habilement tirer le pays de ses embarras pécuniaires, dans ce temps de luttes désastreuses. Des hommes, plus loin, sont occupés à remuer des caisses et des ballots de marchandises, tandis que des matelots observent un vaisseau de guerre dans le lointain.

Dans le groupe de la Marine, Neptune sort de la mer monté sur son char, et tenant son trident ; et Vénus, née de l'écume de la mer, à moitié sortie de l'eau, tient en ses mains l'extrémité du câble transatlantique, qu'un chérubin aux ailes d'or vient de lui remettre.

Le sixième groupe dévoué aux sciences et aux arts, nous montre Minerve, déesse de la sagesse, avec le bouclier et la lance, telle qu'elle sortit tout armée du cerveau de Jupiter. Benjamin Franklin, philosophe et écrivain, Robert Fulton, qui un des premiers appliqua la vapeur aux vaisseaux, et S. F. B. Morse, l'inventeur du télégraphe électrique, l'entourent en prêtant une oreille attentive à ses enseignements. On voit aussi, dans un coin, des enfants, à figures attentives et à gestes expressifs, écoutant les leçons d'un instituteur.

Cette peinture couvre une aire de 4664 pieds carrés, la base de la voûte ne mesurant pas moins de 205 pieds de cir-

conférence, son diamètre, 65 pieds 4 pouces, et sa hauteur en ligne droite 20 pieds 7 pouces. Le coût de cette peinture, tant pour l'exécution artistique que pour la préparation du fond, car c'est une véritable fresque, ne s'est pas élevé à moins de \$40,000.

Dans la galerie intérieure qui règne tout autour de la base de la voûte, est installé un vendeur de photographies et de brochures, qui se fait complaisamment le cicerone des visiteurs étrangers, pour les différentes explications qu'ils peuvent désirer.

Il nous restait encore à faire l'ascension de la coupole même, pour parvenir à la lanterne érigée à son sommet, laquelle est couronnée par la statue de la Liberté. Les escaliers qui conduisent à cette lanterne sont, comme nous l'avons dit, entre les deux doublures de fer qui en constituent la charpente. De tous, ce sont les plus fatiguants, car ils reposent sur une pente bien plus roide. La hauteur totale du sol à la statue est de 287 pieds, et à la lanterne nous ne sommes que de quelques pieds au dessous de la statue ; aussi le point de vue, de cette hauteur, est-il vraiment féérique. Les hommes, les voitures, etc., qui s'agitent dans les rues, ne nous paraissent plus que comme ces miniatures avec lesquelles s'amuse les enfants. Nous voyions toutes les rues, avec les arbres et les édifices qui les bordent, converger vers nous, comme les rayons d'un immense parasol ; le Potomac avec ses vaisseaux fermant ce tableau au S. O., et de tous les autres côtés la vue s'arrêtant sur de magnifiques villas qui s'étendent sur de légères collines avoisinant la ville. Nous regrettâmes fort que l'atmosphère enfumée, qui prédominait ce jour là, ne nous permit pas de porter plus loin nos regards ; cependant, le panorama qui se présentait devant nous offrait encore un coup d'œil vraiment ravissant.

En descendant nous fîmes d'abord une halte dans la Chambre des représentants, qui comme nous l'avons déjà dit, étaient alors en session. La chambre, en carré long, offre tout autour une rangée de galeries pour les spectateurs. Le siège du président (l'orateur) n'est élevé que

d'une marche ou deux, et n'a rien que de fort ordinaire, on dirait le bureau de quelque négociant au milieu de sa boutique. La galerie au-dessus du président est réservée aux rapporteurs de la presse. Les sièges des membres se rangent en amphithéâtre formant demi cercle autour du président. Nous fûmes étonnés, en entrant dans la galerie, de voir avec quel peu de décorum on tenait ces séances. Les membres qui avaient la parole étaient obligés de se rapprocher du siège du président pour être entendu, tant on faisait du bruit de toutes parts; et parmi les membres, et dans les galeries, on rit, on jase, avec aussi peu de soin qu'on pourrait le faire dans un parloir d'hôtel. Nous remarquâmes qu'un député avait avec lui, sur son banc, une petite fille de 7 à 8 ans. Les habits bleu-clair dont elle était revêtue contrastaient singulièrement avec les couleurs sombres des figures barbues qui l'entouraient. Plusieurs voisins paraissaient s'amuser à la provoquer à des espiègleries. Qui sait, pensâmes-nous, si cette fillette n'est pas la progéniture de quelqu'un de ces excentriques qui, sous prétexte d'élever la femme, s'efforcent de la déclasser, en voulant la charger de fonctions jusqu'à ce jour interdites aux têtes aux longs cheveux, et si on ne voit pas dans ce petit jupon, un futur législateur? ... Comme on était alors à discuter des lois qui ne nous offraient aucun intérêt particulier, nous passâmes à la salle du sénat.

Mêmes dispositions ici que dans la chambre des représentants, si non que les membres étant moins nombreux, il y a un peu plus de vide devant le siège du président. Du reste pas plus de décorum ici que dans l'autre chambre. Nous cherchâmes des yeux le sénateur noir, dont les journaux du Canada nous avaient déjà fait connaître les allures, mais il ne s'y trouvait pas ce jour là. Comme nous étions présents, entra un jeune garçon, parmi les autres messagers, qui remit à l'orateur un message du Président. L'orateur rompt le sceau, étend le papier et en fait la lecture, puis se levant alors, une main dans la poche de son pantalon et de l'autre tenant la missive présidentielle: "Messieurs dit-il, voici une lettre du Président, le secrétaire va vous en faire la lecture."

Pour nous, accoutumés à voir l'ordre, le silence, la dignité qui règnent dans nos chambres, nous ne revenions plus de notre surprise de voir les affaires les plus importantes se traiter ainsi comme en cuisine. Le Président, dans ce message, recommandait aux Chambres d'adopter des mesures exceptionnelles contre cette société des Ku-Klux qu'on disait répandue dans certains Etats du Sud. On a beau dire, les formes extérieures attirent l'attention et commandent le respect; et cette égalité, ce nivelage qu'on se plait à tant vanter, ne sera toujours qu'une pure utopie. Cette égalité qui n'existe pas dans la nature est aussi une monstrueuse absurdité en morale. Droits égaux, justice égale; oui! sans doute: mais *honor cui honor, vectigal cui vectigal*.

Du Capitole nous passâmes aux bâtisses de la *Smithsonian Institution*. Cette institution qui nous est connue depuis plusieurs années, tant par ses annuaires que par les autres ouvrages qu'elle a publiés, a été fondée, il y a plus de 20 ans, par un Mr. Smithson, dans le but de favoriser le progrès de la science dans toutes les parties du monde. Le fondateur donna d'abord, si notre mémoire ne nous trompe pas, \$150,000, et le Congrès ajoutant chaque année \$20,000, on a fait de cette institution une des plus prospères et des plus utiles qui soient connues. La bâtisse principale, en pierre rouge du Vermont, avec tourelles dans le style du moyen-âge, s'élève au milieu d'un vaste jardin ou parc, richement décoré de fleurs et d'arbres d'ornement. Le musée qui est très considérable, est à deux étages, c'est-à-dire que le plafond est évidé au milieu, de manière à former une galerie qui s'étend tout autour de la salle. Les oiseaux, les mollusques, les reptiles et la minéralogie nous ont paru les parties les mieux représentées dans ce musée. La disposition des étagères qui portent les échantillons nous a paru la mieux imaginée pour ménager l'espace, mais la lumière fait défaut en quelques endroits. Nous n'avons pas demandé à voir la collection entomologique, par ce que nous n'avions pas assez de temps à notre disposition.

De la Smithsonian nous passâmes à la Maison-Blanche,

qui, comme l'on sait, est la résidence du Président, c'est-à-dire du chef d'une nation de 38,000,000 d'âmes. Mais comme le chef de cette nation est électif, et que son mandat doit être renouvelé tous les quatre ans, il n'est pour ainsi dire à la Maison-Blanche qu'en passant, et la porte de cette maison est presque ouverte à tout le monde. L'extérieur de la Maison-Blanche est fort ordinaire et se trouve même inférieur à beaucoup de résidences privées. On est surtout étonné de ne voir ni sentinelles ni marques d'autorité quelconques aux approches de cette demeure. Nous tirons la sonnette et l'on vient nous ouvrir; nous demandons si on peut visiter les salons, et aussitôt l'on nous fait passer dans les parloirs, puis dans de vastes salles magnifiquement ornés. Les murs sont couverts par les portraits en pied des anciens Présidents, lorsqu'ils ne sont pas occupés par des glaces immenses, aux cadres dorés et richement sculptés. Le Général U. S. Grant, qui occupe aujourd'hui la Présidence, est le 22<sup>e</sup> depuis Washington; son mandat expirera en 1873.

Nous remarquâmes tout auprès de la Maison Blanche une immense construction en marbre blanc, avec colonnades, ornements, etc., on nous dit que c'était le département du trésor. Les autres départements publics sont aussi pour la plupart dans des édifices somptueux, qui se distinguent facilement des résidences privées. Du reste, Washington, à part ses édifices publics, ne nous a pas paru offrir rien d'extraordinaire, tant dans ses hôtels, ses boutiques, ses églises, que dans ses résidences bourgeoises, du moins rien qui pût égaler ce que présente New-York, Philadelphie, etc.

Il était près de 6 h. lorsque nous revînmes à notre hôtel, un peu fatigués, mais si contents de ce que nous avons vu, que nous nous décidâmes à nous remettre en route dès le lendemain matin, comptant cette fois ne pas nous arrêter avant Charleston, dans la Caroline du Sud. Notre prochaine correspondance sera probablement datée de cette dernière place.

---

Wilmington—La Caroline du Nord—La Caroline du Sud—Champs de coton—Dîner à bon marché—Conduite avec les nègres—Réminiscences—Mgr. Lynch, évêque de Charleston—Respect à l'autorité—Bombe sur l'église St. Joseph—Charleston—La grève, crabes, mollusques—Orage.

---

CHARLESTON, CAROLINE DU SUD, 26 MARS 1871.

Partis de Washington le 24, à 7.15 h. A. M., nous sommes arrivés ici le lendemain, à 5 h. P. M.; c'est-à-dire que nous avons été en route 34 heures pour parcourir une distance de 587 milles, à travers les Etats de Virginie, Caroline du Nord et Caroline du Sud. Vers les 6 h. du soir, le 23, veille de notre départ de Washington, il s'éleva un tel vent du Nord-Ouest que pendant près d'une heure, il fut presque impossible de se montrer dans les rues, tant étaient épais les nuages de poussière que ce vent soulevait. Et toute la nuit, quoique un peu diminué, ce vent agita tellement les volets de nos fenêtres, que malgré tous les tampons que nous leur posâmes pour les retenir, ils firent encore un tel vacarme que nous aurions pu nous croire dans une forge ou quelqu'autre manufacture bruyante. Nous comprîmes par là ce que devaient être de semblables fenêtres pour protéger contre le froid, dans les gelées d'hiver, surtout lorsqu'on n'a, comme ici, que des feux de cheminées pour réchauffer les appartements. Nous craignîmes que ce vent ne nous amenât peut-être quelque tempête pour nous empêcher de partir le lendemain, car nous avions un trajet de 45 milles à faire en vapeur. Mais le matin du 24, une légère pluie venant de l'Est vint tout changer. Nous prîmes donc à 7 h. l'omnibus qui nous conduisit au quai du Georgianna qui devait nous transporter, en descendant le Potomac, jusqu'à Acquia Creek, où nous devons reprendre les chars.

Le Georgianna, qu'on donnait dans les annonces comme un vaisseau de première classe, est bien inférieur à nos vapeurs entre Québec et Montréal, cependant c'est un vais-

seau bien confortable, et le trajet n'est que de 55 milles. Nous nous réjouissions d'avoir pendant quelques heures à échanger les chars pour un vaisseau ; mais nous fûmes déçus dans ce que nous en attendions. Au lieu d'une belle rivière, comme nous nous imaginions le Potomac, nous n'avons trouvé qu'un grand courant d'eaux boueuses rougeâtres, comme tous les cours d'eau que nous avons traversés depuis New-York, et rongé de chaque côté, de mille baies qui en détruisent l'uniformité et semblent parfois l'élargir en lac. Au lieu de riches villages que nous nous attendions à voir coquettement dispersés sur ses bords, nous ne voyons presque nulle part d'habitations ; on dirait un pays presque sauvage encore.

Le nombre des passagers n'était pas très considérable, et presque tous nous semblèrent Américains, tant ils se montrèrent silencieux, et attentifs à la lecture de leurs journaux. Nous avons cependant une bande de musiciens Allemands, qui se distinguaient, comme d'ordinaire, par leurs hauts éclats de rire et leur bruyante conversation. Si du moins ils nous avaient fait entendre le son de leurs instruments ; plus d'un, comme nous, l'auraient bien préféré au clapotement de leur manière d'articuler ou au rôle de leurs sons gutturaux, qu'on serait porté à prendre parfois pour un commencement de vomissement. Mais il n'en fut rien.

La pluie qui avait cessé peu après 7 h. avait fait place à un Soleil brillant, accompagné d'un fort vent de Nord assez frais pour nous faire préférer le salon intérieur au pont découvert. Mais déjà il est près de 11 h. et d'après notre *guide*, nous devons toucher au terme de notre navigation ; aussi, le vaisseau, après avoir longé une pointe, change-t-il tout à coup de direction, pour entrer dans une anse assez profonde, au fond de laquelle nous voyons s'élever sur la rive la fumée d'un engin attaché à une longue file de chars. C'est Acquia Creek où nous devons débarquer. Nous nous étions figuré qu'au moins au terminus d'une ligne ferrée si importante, nous trouverions un village si non une ville même. Mais point ! Acquia Creek n'est,

comme le comporte son nom, qu'un crique, une anse, sans même posséder un embryon de village sur ses bords; car les deux cabanes destinées là à abriter les employés du chemin de fer ne peuvent être considérées comme tel.

En un instant nous nous installons dans les chars, et, nous voilà lancés à toute vapeur dans la direction du Sud, à travers la Virginie, cet Etat-empire qui avait donné sa capitale à la Confédération du Sud. En quittant la rive du Potomac nous nous enfonçons de suite à travers un monticule de sable, qu'on a coupé pour faire passer la voie ferrée, puis nous tombons dans des champs qui nous paraissent plus propres à la culture que ceux que nous avons traversés jusque là. Partout on laboure, on herse, ou l'on recueille les nombreuses tiges de maïs, restées en place de la récolte précédente, pour les faire brûler. Nous voyons près des habitations, et même dans les champs, de nombreux vergers tout en fleur. Quels sont ces arbres? à leur apparence nous jugeons de suite que ce ne sont pas des pommiers. Leurs fleurs roses, quelquefois presque rouges, nous porteraient assez à croire que ce sont des pruniers, mais ils n'ont pas le port, ni la taille de ces derniers; nous voyons même parfois des tiges de 2 à 3 pieds seulement, sortir toutes couvertes des mêmes fleurs des remblais de la voie ferrée. Nous désespérons de pouvoir les identifier, lorsqu'arrivés à la station de Fredericksburg, quelques pieds sur les bords de la route nous permirent de reconnaître que c'était des pêchers. Le pêcher est un arbre de petite taille et d'une croissance extraordinairement rapide; il n'est pas rare de le voir porter fruit, même lorsqu'il est élevé de graine, dès la 3<sup>e</sup> année. Nous en avons vus tout couverts de fleurs qui n'auraient pu égaler en hauteur notre bardane (*rapace*) ou notre armoise (*herbe de St. Jean*). Certains monticules, aux formes gracieusement arrondies, offraient parfois des coups d'œil tout à fait charmants, lorsqu'ils se présentaient ainsi revêtus de ces arbres tout couverts de leurs brillantes fleurs roses.

Fredericksburg, Richmond, Petersburg, Charleston, etc. sont des noms qui nous sont devenus familiers par les rap-

ports des batailles de la dernière guerre Américaine. Aussi attachions-nous un intérêt tout particulier à la visite de ces lieux, eu égard aux faits qui s'y sont accomplis. Tout près de Fredericksburg, un plateau sablonneux, après s'être allongé de plusieurs arpents en une espèce de dos d'âne, vient se terminer en pointe arrondie, au milieu d'une plaine parfaitement unie. Le pavillon Américain, hissé au haut d'un long mât, flottait sur le bout de cette pointe; c'est là que fut livrée la bataille de Fredericksburg.

A Milford, petit village sans importance que nous atteignons à 12.45 h., et qui se trouve à 90 milles de Washington, on nous donne 15 minutes pour un semblant de dîner, qu'on veut bien nous passer pour \$1 par tête. A 2.35 h. P. M. nous atteignons Richmond, la capitale de l'ex-Confédération du Sud. Richmond est une ville de bien belle apparence, située sur la rive gauche de la rivière James, qui va, comme le Potomac et le Patapsco, se décharger dans la grande baie de Cheasapeake, mais tout près de son embouchure dans l'océan Atlantique. On ne nous arrête à Richmond que pour nous donner le temps de nous faire écorcher les oreilles par les garçons d'hôtels, qui chantent les noms de leurs maisons respectives sur des notes tellement forcées et discordantes, que des gamins de collège, en frais de faire une musique enragée, s'estimeraient heureux de pouvoir les imiter.

Plus nous avançons vers le Sud et plus les noirs se montrent nombreux. Comme ces malheureux sont chargés des travaux les plus pénibles, de toutes les faces que nous voyons en passant, ce sont de beaucoup les plus communes. A Washington, à Richmond, à Charleston et dans toutes les villes du Sud, on ne voit partout que des nègres à l'œuvre. Garçons d'hôtels, charretiers, portefaix, journaliers, servantes, cirieurs de bottes, etc. partout ce sont les Africains qui sont à votre service. On serait porté à croire, en passant, que la population noire l'emporte sur la blanche, par ce que les travailleurs sont partout des noirs; mais il n'en est pas ainsi, et nulle part, croyons-nous, la population blanche se trouve en minorité avec la noire dans les villes des Etats-Unis.

Mais les blancs sont la classe privilégiée ; ils relèguent aux noirs la plus lourde part du fardeau pour ne se réserver que la plus légère ; et si le nègre règne dans la rue et sous les feux du Soleil brûlant de ces régions, le blanc, lui, règne au foyer, à l'ombre de ses persiennes ; et sa race non seulement l'emporte sur la noire en intelligence, en dignité, en habileté, mais encore en nombre. Le nègre, quoique affranchi de la servitude, est encore la machine à la disposition du blanc, pour ses exploitations et ses travaux de tout genre. Nous ne pouvions d'abord nous lasser d'examiner attentivement ces caricatures de l'espèce humaine, comme les appelait pittoresquement notre compagnon. Et cette laine crépue qui recouvre leur chef, et ce débandement de leur volumineuse lèvre inférieure, et cette peau chagrinée qui s'étend sur leur cou, et ces enfants, vrais types de diablottins, dépourvus de tous ces charmes attachés au jeune âge, etc. attireraient sans cesse notre attention et nous soustrayaient souvent à toute autre observation. Voyez donc, par exemple, ce charretier de charbon ; cheval noir, harnais noir, tombereau noir, charge noire, conducteur à habit noir et à face ? ... noire. Il lui faut un mouvement des yeux ou un entre-baillement des lèvres pour que, par l'ivoire de ses conjonctives ou de ses incisives, vous puissiez le distinguer de la charge qu'il transporte.

Nous poursuivons toujours notre route dans la même direction, et à 3.35 h. P. M., nous atteignons Petersburg, jolie ville, située sur une autre branche de la rivière James. Le pays que nous traversons est partout le même et présente un aspect bien différent de ce que nous voyons dans l'Est. Au lieu de ces jolis villages, qu'on rencontre partout sur la route dans le Massachusetts, le Connecticut, etc. coquettement accrochés aux flancs de légères collines, avec leurs riantes habitations bourgeoises et les lourdes constructions de leurs usines, vous ne voyez ici qu'un pays à peu près désert. Ce sont des forêts de pins sans fin, entremêlées d'immenses marais. Les rails sont parfois supportés pendant des 2 et 3 milles sur des chevalets, pour la traversée de ces marais. Plus loin nous voyons de temps à autre,

des champs cultivés, avec les cases des malheureux nègres, attachés à ces travaux. Ces marais présentent cependant parfois de magnifiques coups d'œil, et nous ne pouvons nous lasser de les examiner. Tantôt ce sont des nappes d'eau assez considérables, toutes couvertes de fleurs, parmi lesquelles nous avons pu distinguer notre Nymphéa et une espèce de Potamat à feuille étalée en étoile et souvent submergée, et à fleur d'un jaune brillant; tantôt ce sont des corps d'arbres étendus dans des mares, sur lesquels de nombreuses tortues se disputent la place, pour se chauffer au Soleil. Ici ce sont des roseaux de 12 à 15 pieds de hauteur, tellement pressés les uns contre les autres qu'ils forment une masse compacte; leur tête à égale hauteur présentant un tapis immense, sur lequel se traînent des lianes aux couleurs les plus vives et à travers lequel percent les troncs élancés des Liquidambars et des Chênes. Là ce sont des forêts à perte de vue, uniquement composées de Pins, que nous pûmes reconnaître à des branches qui nous tombèrent sous la main, pour être le Pin à résine, *Pinus rigida*. Aussi voyons-nous tous les troncs de ces pins taillés en angles, et cela quelquefois jusqu'à une hauteur de 8 à 10 pieds. Ce sont les entailles qu'on renouvelle chaque année, pour l'écoulement de leur gomme, qu'on convertit en résine. Les fournaux qui servent à cet usage se voient fréquemment sur la route, et presque à toutes les stations, l'on voit de nombreux barrils de résine destinés à l'exportation. Partout les eaux des rivières et des marais sont à un niveau exceptionnellement haut, par suite des pluies abondantes que Février et Mars amènent d'ordinaire dans ces contrées. Il n'est pas rare de voir aux abords des rivières des milles entiers de forêts sortir de l'eau.

Les cases des nègres qui constituent souvent à elles seules certaines stations, sont toutes construites sur le même plan, à peu près. C'est un carré long d'une vingtaine de pieds, sans aucune division intérieure, avec portes devant et derrière se correspondant, et quelques fenêtres sans jamais de glaces; mais seulement un large contrevent pour en fermer l'ouverture, une cheminée en brique, à l'extérieur,

est ordinairement adossée à l'un des pignons. Le dessous de la maison est toujours libre, par ce que toute la charpente est élevée de 1 à 2 pieds au dessus du sol et supportée par de petits piliers ; ce qui constitue une retraite aux cochons, volailles et autres animaux domestiques qu'on peut avoir. Les pièces des pans ne sont pas tellement rapprochées les unes des autres que la vue ne puisse pénétrer au delà du logis, lorsque les interstices viennent à se correspondre. Un Pin, un Platane, etc., servent d'ordinaire à donner de l'ombre à la devanture ; et souvent aussi quelques Pêchers se montreront dans le petit jardin avoisinant. Les bêtes de somme dont on se sert paraissent être uniquement des mulets ; leurs longues oreilles, leur ventre ballonné et leur longue queue dépourvue de crins permettent de les distinguer de loin.

Croyant que ces propriétés que nous traversions pouvaient appartenir aux noirs qui les exploitaient, nous trouvions leur position assez supportable et pouvant même porter quelquefois à un confort assez recherché ; mais un Américain à qui nous communiquâmes nos impressions, nous répliqua : n'allez pas croire que ces nègres soient les possesseurs des propriétés que vous voyez ; oh ! non : ce sont les anciens esclaves de riches bourgeois qui habitent les villes. Aujourd'hui libres et à gages, ces noirs sont encore à leurs postes en grande partie. Mais par ce qu'ils sont libres de laisser là leur travail quand ils le veulent et que le maître souvent n'en pourrait trouver d'autres, voilà comment il se fait que la plupart de ces bourgeois se trouvent ruinés ; ces noirs ne travaillant la plupart du temps que quand ils le veulent, et détournant presque toujours une partie du revenu à leur propre bénéfice. Sambo, ajouta notre homme, n'hésite jamais à voler quand il croit, à présent qu'il ne voit plus le fouet du maître levé sur ses épaules, pouvoir le faire impunément ; le vol est un délit qui n'est pas encore consigné dans son code. Aussi n'est-il pas rare que ces serviteurs infidèles, ne se contentant pas de ravir à leurs maîtres, par une coupable paresse, le temps qu'ils leur doivent, détournent encore une partie des revenus de l'exploitation, en

les vendant à leur profit. Tous les jours les cours de justice sont appelées à punir de semblables délits.

A 6.20 h. P. M., nous passons à Hicksford qui est notre dernière station sur le territoire de la Virginie, et à 7.15 h., nous arrivons à Weldon, dans la Caroline du Nord, où nous prenons le souper et où il nous faut changer de chars. Nous nous installons de suite dans le char dortoir, d'autant plus disposés à prendre la position horizontale sans tarder, qu'il nous faudra changer de nouveau de chars à 4.10 h. A. M., lorsque nous toucherons à Wilmington.

Notre compagnon avait assez bien supporté la fatigue de cette première journée, cependant il paraissait un peu affaîssé.

Nous dormions de ce demi sommeil qui convient aux chars, lorsque peu avant 4 h. A. M., l'Ethiopien qui présidait à notre dortoir vint nous avertir qu'il était temps de nous mettre sur pieds, si nous ne voulions pas nous laisser entraîner dans une autre direction. Et en effet, peu de temps après, nous entrons dans la gare de Wilmington, où nous prenions le déjeuner.

Nous laissons Wilmington, ville peu considérable, mais qui comme port de mer jouit d'une assez grande importance, à 4.30 h. A. M., et à 6.50 h. nous passons à Whiteville, qui est la dernière station sur le territoire de la Caroline du Nord.

Bien que la traversée de la Caroline du Nord se soit faite presque entièrement de nuit, cependant, par ce que nous en avons pu voir à ses extrémités, le soir et le matin, nous pouvons juger que son territoire n'a rien de bien différent de celui de la Virginie. Ici, comme en Virginie, on exploite la résine qu'on tire du Pin résineux sur une très grande échelle.

Nous voilà donc roulant sur le territoire de la Caroline du Sud. Nous remarquons des champs en culture d'une étendue considérable, portant sur les longs billons qui les divisent, de nombreuses petites tiges sèches, de la récolte précédente, que nous ne savions à quelle culture rapporter,

lorsque quelques capsules restées attachées aux tiges, nous permirent de reconnaître à la blanche ouate qui s'en échappait, que c'était des champs de coton. Nous connaissions le coton, *Gossypium herbaceum*, pour en avoir cultivé quelques pieds en pots. Nous fûmes d'abord étonné de voir le peu de hauteur des tiges, comparées à celles que nous avions cultivées; c'est à peine si celles que nous voyions pouvaient atteindre 2 p. à 2½ p. en hauteur; mais nous reconnûmes bientôt que la cause en était uniquement due à la préparation du sol, car nous ne tardâmes pas à en voir, dans des champs mieux soignés, de 3½ p. à 4 et même 5 p. de hauteur. On sait que le coton, qui appartient à la famille des Malvacées, (la famille de nos Mauves et de nos Passe-roses) est cultivé, pour l'aigrette soyeuse qui enveloppe sa graine dans la capsule, constituant cette ouate précieuse avec laquelle on fabrique les calicots et ces mille et un tissus auxquels se prête le coton, ou dont il fait partie. La plante, quoique annuelle, ne demande pas moins de 5 à 6 mois pour parvenir à maturité. La jolie fleur du coton qui du blanc jaunâtre tourne au rouge en vieillissant, engage souvent, dans les climats un peu plus froids, à le cultiver comme plante d'ornement.

Il est aussi une autre espèce de coton qu'on cultive dans le Sud, c'est le *Gossypium Barbadosense*, le *Sea Island Cotton* plant des Américains. Cette espèce est bisannuelle et d'une culture un peu plus difficile, mais aussi d'un rendement plus considérable. Il n'est pas rare que ce dernier donne jusqu'à 500 lbs. de coton dans un arpent, lorsque le premier n'en donne ordinairement que de 250 à 300 lbs.

Depuis Wilmington nous suivons une direction un peu à l'Ouest; la route gagne un peu l'intérieur, pour éviter les immenses marais qui baignent les bords de l'Océan dans cette partie, et aussi pour n'avoir pas à traverser les rivières dans leur plus grande largeur, là où elles se rapprochent de leur embouchure.

A 10.10 h. nous touchons à Florence, qui n'est pas encore tout-à-fait la ville des palais et des marbres, celle-ci. C'est ici que nous devons prendre le diner. Une belle face

d'ébène entre dans le char, portant un large cabaret, dans lequel sont étalés tasses de café fumant, quartiers de poulets, œufs, gâteaux, etc., nous croyons pouvoir faire ici notre affaire sans être obligés de nous transporter à l'hôtel. Le diner est pris à la façon des pique-niques champêtres, le crouston remplace l'assiette, et le pouce gauche sur le morceau de viande tient lieu de fourchette. L'appétit est bientôt satisfait; il ne reste plus qu'à solder la carte. Qu'avez-vous pris, dit le nègre?—Un quartier de poulet, 2 petits gâteaux, 4 œufs et 2 tasses de café.—C'est: *two dollars and half*; fit l'Ethiopien.—Deux piastres et demie, dîmes-nous?—Pouah! fit notre compagnon, payons.—Mais la monnaie manque; nous tirons une pièce de \$5 en or, et notre Sambo n'a pas de change. Nous avons \$1.75 en monnaie dans notre gousset, nous la passons à notre nègre en lui disant qu'il doit s'en contenter.—Mais voilà la mauvaise humeur et les récriminations. Comment, dîmes-nous, pour une moitié de repas vous nous faites payer plus cher que dans les meilleurs hôtels?—Mais notre compagnon était déjà à demander à quelques voisins s'ils ne pouvaient pas changer sa pièce d'or, lorsque ceux-ci, Américains du pays, s'empresèrent d'intervenir.—Quoi! dirent-ils, vous avez payé \$1.75 pour un demi repas, et cette *black face* ne veut pas s'en contenter? Mais c'est une abomination, mettez donc de suite ce *rascal* à la porte avec un bon coup de pied par dessus le marché!—Et là dessus notre Sambo de s'empresser de ramasser la monnaie que nous avions étalée dans son cabaret, avec ses tasses et ses œufs, et de sortir précipitamment du char; craignant sans doute que nous ne missions à exécution les avis qu'on venait de nous donner. Pratique: lorsque ayant réquis quelque service d'un nègre, vous lui en demandez ensuite le prix, donnez lui la moitié de ce qu'il requiert en le menaçant de lui caresser le crâne de votre canne, s'il ne disparaît pas aussitôt. Les exactions, pour le noir, quelque injustes qu'elles soient, sont toujours de bonne guerre, dès qu'elles sont possibles.

Nous poursuivons toujours notre route vers le Sud. Nous traversons souvent, comme auparavant, d'immenses

marais, dans lesquels nous observons à peu près la même végétation que ceux que nous avons déjà traversés. L'œil à la fenêtre, nous observons attentivement tout ce qui s'offre à nos regards, et nous nous réjouissons souvent de pouvoir trouver des ressemblances avec certains endroits de notre pays qui nous sont particulièrement connus. Certains pins isolés, ou secs sur pied, nous rappellent les coteaux sablonneux des concessions de Gentilly, où des pins assez nombreux se montrent à peu près sous le même aspect. Ici, ces coteaux de chênes nous rappellent les bords du lac St. Paul, entre St. Grégoire et Bécancour, que nous avons si souvent visités autrefois; et là, dans ces marais, avec leurs nombreuses tortues, nous voyons les mares de Bécancour, où dans notre enfance nous nous sommes amusé tant de fois à faire la chasse à ces lourds reptiles.

A 5 h. P. M. nous entrons dans la gare de Charleston, un peu harassés et contents de nous voir délivrés du cahotement de nos chars que nous occupions depuis deux jours. Nous nous rendons de suite à la *Charleston house*, qui a la réputation d'être le meilleur hôtel de la cité. Les désordres de la toilette sont bientôt réparés, et nous allons de suite présenter nos hommages à l'évêque de la ville, ayant à lui remettre une lettre pour l'un de ses prêtres. Mgr. Lynch n'a pas encore atteint la soixantaine, pensons-nous, et c'est un homme du commerce le plus facile. Nous ne fûmes pas peu surpris après une assez longue conversation, d'entendre le prélat nous proposer de nous conduire lui-même à l'église Ste. Marie, où demeurait le prêtre à l'adresse duquel était la lettre que nous avions apportée. De l'église Ste. Marie nous passons à l'église St. Pierre, établie spécialement pour les nègres, et dont le Rév. Mr. Folchi, prêtre Italien, est le desservant; puis de là, à l'église St. Joseph, toujours conduits par l'évêque. En passant près de notre hôtel, comme il était près de 7 h., que nous n'avions pas encore soupé, et que nous étions passablement fatigués, nous nous excusâmes auprès de Sa Grandeur de ne pouvoir pour ces raisons l'accompagner jusqu'à son palais; le prélat nous fit des excuses à son tour, pensant, disait-il, que notre

souper était déjà pris depuis longtemps. Il s'excusa aussi de ne pouvoir nous recevoir chez lui, ni même nous inviter à dîner pour le lendemain, par ce que devant donner ce jour-là la confirmation dans une autre église, il ne dînerait pas chez lui. Mgr. Lynch est un vrai type de l'américain, qui s'étudie à ne nuire à personne, mais qui aussi entend être absolument libre dans ses allures. En parcourant les rues en compagnie du prélat, nous l'avons vu salué par une foule de personnes, mais s'il lui arrivait d'adresser un mot en passant à un enfant, à un jeune homme, à une jeune fille, etc. on lui répondait avec un sans-gêne qui aurait pu faire croire à une parfaite égalité, sinon parfois à une certaine familiarité. Nulle part nous n'avons vu se faire jour aux Etats-Unis ce respect révérentieux qui se fait remarquer partout en Canada pour les supérieurs ecclésiastiques surtout; c'est que, dans ce pays de liberté, tous les hommes se croient égaux et se prennent sur un pied d'égalité. La noblesse du sang manque chez nous comme ici, mais du moins chez nous, l'élévation du rang, de la position et surtout de l'autorité, est remarquée et respectée; rien de tel ici. En voici un exemple entre mille. Nous ouvrons un journal de Géorgie, et nous y lisons à l'adresse du Président: *Grant is a very stupid and ignorant man. A piece of flesh with little or no soul.* "Grant est un homme des plus ignorants et des plus stupides. Une masse de chair avec peu ou point d'esprit." C'est ainsi qu'on parle de la première autorité du pays.

Tel que réglé la veille, dimanche le 26 Mr. Doherty va dire la messe à l'église Ste. Marie, et nous à l'église St. Joseph, exemptant par là le pasteur, le Rév. Mr. Croghan, d'avoir à biner ce jour là. Car dans la plupart des églises des villes Américaines, desservies par un seul prêtre, ce prêtre doit presque toujours biner les dimanches, afin d'offrir à tous les fidèles l'occasion de pouvoir entendre la messe. C'est dans cette même église que pénétrèrent quelques quartiers d'une bombe qui avait éclatée sur une maison voisine, pendant le siège, lors de la dernière guerre. C'était un dimanche et on en était au sermon. Les fidèles se disposèrent

de suite à sortir pour aller chercher refuge ailleurs. " Mes amis, s'écria le prédicateur, avec autorité, restez à vos places ; vous n'êtes pas plus menacés ici qu'ailleurs, et s'il faut mourir, vous ne pouvez désirer un lieu plus propice que la maison de Dieu même." Et pas un ne sortit ; et le St. sacrifice s'acheva sans autre accident. C'est à peine si à chaque coup de canon qui annonçait le lancement d'une bombe, quelques frémissements se remarquaient dans l'assemblée, en attendant qu'on entendit son explosion. Qui sait si les meurtriers projectiles ne furent pas détournés de l'édifice sacré par les ferventes prières qui s'élevèrent alors au Ciel de ce lieu menacé ?

Charleston qui compte de 40 à 50 mille âmes, est bâtie sur une pointe que forment deux rivières qui se réunissent pour se jeter dans une baie, qui se prolonge d'une quinzaine de milles, avant d'atteindre l'Océan ; de sorte qu'elle est baignée par l'eau de trois côtés. C'est dans cette baie, un peu en avant de la ville, que se trouvent les forts Sumter et Moultrie qui ont si vigoureusement résisté aux attaques des Fédéraux lors de la dernière guerre. La partie de la ville située sur l'extrémité de la pointe a été presque entièrement détruite pendant le siège. De nombreux décombres à travers des parties de murs encore restées debout, attestent que ces affreux dégâts n'ont pas encore été tous réparés. La cathédrale, qui se trouve dans cette partie, ne présente aussi que des murs sans toit ni charpente, mais sa destruction ne date pas du siège, elle fût le résultat d'un incendie, quelques mois auparavant. Cette cathédrale, en pierre rouge du Vermont, n'avait pas coûté moins de \$100,000 rien que pour sa construction extérieure.

Les fleurs sont un peu plus nombreuses ici qu'à Washington dans les jardins, et la végétation est en pleine activité. Une promenade dans le quartier en partie détruit, nous permet de recueillir plusieurs insectes sous les pierres, entre autres des Anysodactylus, quelques Staphylins, des Chlæinus, etc. Nous trouvâmes aussi, sous presque chaque pierre que nous soulevâmes ; de nombreux individus d'un certain mollusque, en forme d'hélice tronquée, le *Butimus*

*decollatus*, pensons-nous; c'était la première fois que nous rencontrions ce mollusque vivant.

Une magnifique promenade publique occupe l'extrémité de la pointe, à la rencontre des deux rivières. Nous ne manquâmes pas, à la visite que nous y fîmes, de descendre sur la grève même, pour faire la capture de quelques animaux marins. L'huître comestible, *Ostrea edulis*, se montrait partout, attachée aux pierres; grand nombre d'écailles vides du *Cardium edule*, le *Cockle* des Anglais, et d'un *Murex* de forte taille se présentaient plus ou moins engagées dans le sable. Nous trouvâmes de petits crabs, sous chaque pierre que nous soulevâmes. Mais ce qui nous amusa surtout, ce fut de voir dans une flaque d'eau, le Bernard l'hermite (*Pagurus*) ce crustacé cruel, faisant la guerre à de petits mollusques. Il fallait voir comme il traînait promptement sa maison usurpée, à la rencontre de quelque pauvre hélice. En avait-il atteint une, que ses 8 doigts onguiculés plongeaient aussitôt dans l'ouverture pour en retirer l'animal et en faire sa pâture. On sait que le Bernard l'hermite a pour habitude de se loger dans la coquille des malheureux mollusques dont il fait sa proie, en choisissant un plus gros, à mesure que sa taille exige une demeure plus spacieuse. Nous remarquâmes que beaucoup de coquilles d'*Ostrea* et de *Cardium* étaient perforées, d'un et quelquefois de plusieurs trous en différentes parties; ce sont les traces de la *Cliona*, espèce d'éponge qui perfore ainsi ces mollusques pour en faire sa nourriture. Comme la mer était à son reflux et que la grève était assez belle, à chaque pas que nous faisons nous rencontrions quelque chose de nouveau pour nous et qui nous intéressait fort; mais il fallut bientôt songer à nous arracher à ces observations, dans la crainte que des nuages menaçants que nous voyions entraînés par un vent extraordinaire, ne nous amenassent un orage, contre lequel nous n'avions rien pour nous protéger. Nous nous proposons d'ailleurs de faire plus tard de nombreuses visites aux bords de la mer, lorsque nous serons rendu au terme de notre voyage.

Il était près de 4 h. lorsque nous revînmes à notre hôtel.

Nous ne fûmes pas peu étonnés, notre compagnon et nous, d'y recevoir quelques minutes après, la visite de Sa Grandeur Mgr. l'évêque de Charleston. Le prélat nous intéressa vivement par sa conversation, et nous invita à aller prendre le thé chez lui ce soir là même. La chose nous agréa d'autant plus que nous aurions en même temps le plaisir de l'entendre en chaire, car il devait prêcher le soir même. Mais comme nous nous disposions à partir, voilà que l'orage qui nous menaçait arrive enfin, avec accompagnement de violents coups de tonnerre, de sorte que force nous fut de rester tranquilles à notre hôtel. Cet orage qui s'apaisa vers les 8 h., fut suivi d'un autre vers les 11 h. ; nous nous réveillâmes en sursaut, croyant que quelque incendie avait lieu dans le voisinage, tant le firmament était tout en feu ; les éclairs se montrant simultanément de tous côtés.

Il nous reste encore 104 milles à parcourir pour nous rendre à Savannah, qui sera, pensons-nous, notre dernière étape ; notre départ est arrêté pour demain à 8.30 h., tant nous avons, tous deux, hâte de nous arrêter, pour jouir d'un peu de repos. Encore une fois donc : au revoir.

---

#### SAVANNAH, GEORGIE, 31 MARS 1871.

De Charleston à Savannah.—La Géorgie.—Le Pin des marais.—A quelque chose malheur est bon.—Un Platane.—Le *Trumpet Honeysuckle*.—Plante parasite.—Les Palmiers nains.—La rivière Savannah.—Nos chasses aux insectes.—Savannah ; balles de coton ; guano.—Mgr. Persico.—Mr. Doherty plus mal.—La végétation.—Herborisations dans le port de Savannah.—Les *Yuccas*, *gloriosa* et *filamentosa*.—Les insectes.

Nous voici enfin rendu au terme de notre voyage, du moins pour le moment, car nous nous proposons bien de pousser jusqu'en Floride, mais ce ne sera que plus tard, lorsque nous aurons pu éprouver quelle influence ces climats du Sud peuvent exercer sur notre santé.

C'est lundi, le 27 Mars, que nous laissâmes Charleston, pour nous rendre directement à Savannah. Un temps couvert avec quelques grains de pluie le matin, nous portèrent

à appréhender que l'orage de la veille n'avait pas suffi pour ramener la sérénité dans l'atmosphère, et que nous pourrions bien avoir du mauvais temps une partie de la journée; mais heureusement nous en fûmes quitte pour un temps couvert, avec une chaleur qui était loin de nous déplaire.

A 8.30 h. A. M., nous étions donc sur le vapeur traversier qui devait nous mettre de l'autre côté de la rivière qui baigne Charleston au Sud, et à 3 h. P. M., nous entrions dans la gare de Savannah. La route que nous suivons, qui est la plus rapprochée de l'Océan, n'offre rien de bien particulier dans son parcours. Les stations mêmes, qui sont assez peu nombreuses, ne se composent la plupart du temps que de quelques maisons. La partie de la Géorgie que nous traversons ne paraît pas différer dans son aspect de la Caroline du Sud, du moins d'une manière bien frappante. Les pins se montrent aussi nombreux en certains endroits, mais ne paraissent pas avoir été exploités pour la résine. Près des marais, nous remarquons une autre espèce de pins différente de la *rigida*, c'est le Pin des marais, *Pinus palustris*, le *Spruce Pine* des Américains. C'est un arbre de 80 à 100 pieds de hauteur, particulièrement remarquable par la longueur de ses feuilles, qui mesurent souvent de 10 à 12 pouces. Les jeunes pousses, de 4 à 5 pieds de hauteur, présentent d'ordinaire un aspect tout à fait singulier. Elles sont presque invariablement dépourvues de ramifications à cet âge, et entièrement couvertes de leurs longues feuilles, qui sont toutes déclinées vers le sol, à l'exception de celles du sommet qui se redressent verticalement, pour couronner la plante par une espèce de balai ou de pinceau. Les feuilles de ce Pin sont, comme celles du *résineux*, réunies par trois dans la même gaine, mais ces gaines sont pennatifides. Son bois, beaucoup moins résineux que celui de l'autre espèce, se prête aussi bien mieux aux ouvrages de menuiserie.

La culture du coton paraît se faire ici sur un très grand pied; à part quelques pièces de maïs, on ne voit de toutes parts que champs de coton, qu'on est actuellement à préparer ou qui sont déjà semés. Le sol, quoique partout sablonneux, n'a pas ici cette teinte rouge-brique, comme dans

les Carolines, qui dénote si fort un manque de fertilité ; dans les endroits un peu humides surtout, il nous paraît d'une excellente qualité.

A quelque chose malheur est bon, dit un ancien proverbe ; nous en avons grandement senti la vérité, dans le cours de cette journée. Pour une cause ou pour une autre, deux des roues du char qui nous portait était continuellement à demander du graissage. Le frottement les échauffait tellement, qu'à plusieurs reprises les étoupes des boîtes aux extrémités des essieux émettaient une fumée épaisse, toute prête à faire place à la flamme. Il fallait alors arrêter le train, rafraîchir le feu avec abondance d'eau froide, enlever les étoupes à demi brûlées et les remplacer par de nouvelles, avec force graisse. L'opération ne requerrait souvent pas moins de 15 à 20 minutes. Voilà pour le malheur des conducteurs. Et pour le bien qui en résultait, c'est que nous pouvions, pendant ce temps, nous écarter un peu de la voie, pour examiner les plantes et chercher des insectes. C'est ainsi que nous avons pu recueillir 8 à 10 Coléoptères, avec 3 magnifiques Hémiptères étrangers à nos contrées, et, identifier plusieurs plantes qui, vues des chars, avaient particulièrement attiré notre attention.

C'est pendant l'un de ces arrêts que nous remarquâmes près du chemin, un arbre d'une assez forte taille, tout chargé encore de ses fruits de l'année précédente. Ces fruits, en forme de boules, pendaient comme suspendus à des fils de 7 à 8 pouces de longueur. Les bourgeons nouveaux ne faisaient encore que de commencer à s'ouvrir. Quel est cet arbre, demandâmes-nous à nos voisins ?—Connait pas.—De quelle nature sont ces fruits qui pendent ?—On ne sait.—Mais il faut le voir. Puis, nous nous armons de copeaux, et nous voilà les uns et les autres à la chasse de ces fruits inconnus. Nous en faisons facilement tomber plusieurs. Nous retenons quelques unes de ces balles, de 1 à 1½ pouce de diamètre, pour les examiner plus tard, lorsqu'en ayant pressé une un peu fort, elle se décomposa sous la pression en une quantité de graines sèches, allongées et fixées verticalement sur un petit noyau central. Nous savons à présent ce

que c'est, dites-nous alors, cet arbre est un Platane, *Platanus occidentalis* (*Button-wood*, *Sycamore* des Américains) et ces boules sont ses fruits.

Nous traversons de nombreux marais et d'une luxuriance de végétation encore plus frappante que dans les Carolines. Les plantes grimpantes surtout se montrent de plus en plus nombreuses. Nous pouvons distinguer parmi elles un magnifique Chèvrefeuille, atteignant jusqu'au sommet des arbres de 40 à 50 pieds de hauteur, avec une profusion de fleurs en forme de doigts de gants, d'un rouge écarlate en dehors et jaunes en dedans ; c'est le *Lonicera sempervirens*, le *Trumpet Honeysuckle* des Américains. Mais il est un caractère particulier à ces forêts, qui nous avait frappé dans la Caroline du Sud, et qui se fait remarquer encore davantage ici ; c'est que tous les arbres sont chargés d'une certaine plante parasite qui pend à leurs branches, ressemblant assez aux lichens de nos contrées, mais d'une couleur plus foncée et formant des masses plus compactes. A voir ces Chênes, ces Pins, tous couverts de ces masses brunâtres, on croirait voir à distance de sales guenilles qu'on aurait accrochées à leurs branches et qui tomberaient en lambeaux. Quelle est cette plante ? nous l'ignorons ; par quelques portions qui nous sont tombées sous la main, nous avons pu nous convaincre que ce n'était pas un lichen, mais nous n'avons pu constater à quelle famille elle pouvait se rapporter. Ses tiges, à divisions dichotomes, se gonflent aux nœuds où elles portent deux petites feuilles linéaires, opposées ; la tige paraît souvent desséchée entre les nœuds, et cependant se montre succulante et encore verte à l'endroit des feuilles et aux extrémités ; nous espérons pouvoir plus tard étudier spécialement cette plante pour en reconnaître la nature précise.

Notre Ronce commune, *Rubus villosus*, se montre partout sur les bords des chemins ; ses larges fleurs nous montrent des tapis de neige tantôt sur le sommet des buissons, et tantôt sur le gazon du sol, suivant que ses tiges renversées se traînent sur le sol, ou qu'appuyées sur des buissons elles portent leurs têtes jusqu'à 7 et 8 pieds de hauteur

Un certain arbrisseau, encore dépourvu de ses feuilles, nous montre fréquemment une masse compacte de fleurs roses, à travers les bois ; c'est un Asaléa, *Asalea nudiflora* ; on croirait avec peine que des plantes sauvages pussent se montrer si riches en éclat et en beauté ! Nous remarquons aussi sur les bords humides des marais les feuilles du Palmier nain, *Chamærops serrulata*, dont la disposition contraste si étrangement avec tout ce que nous voyons d'ordinaire dans nos contrées. Le Palmier nain est à tige rampante, de laquelle s'élèvent ses larges feuilles, plissées en éventail, sur un stipe à angles hérissés de petites épines très aigues et recourbées. Certains terrains humides, presque uniquement occupés par ces larges éventails, présentent parfois un aspect tout à fait singulier.

La rivière Savannah, que nous coupons à 15 milles avant d'arriver à la ville, nous montre des eaux colorées et fangeuses, comme toutes celles que nous avons traversées auparavant. Nous aimons à croire toutefois que ces eaux troubles n'ont pour cause que les pluies abondantes du printemps qui, en faisant déborder les rivières, leur permettent de délayer la terre de leurs rives qu'elles entraînent ensuite, et qu'il doit y avoir un temps où elles ne montrent qu'une eau claire et limpide ; car rien de plus désagréable que tous ces courants, quelquefois considérables, qui par les eaux boueuses qu'ils charrient, ressemblent plus à des égoûts qu'à des rivières.

A une certaine petite station où nous nous étions écarté un peu de la voie, nous avons pu renouveler connaissance avec un certain animal que nous avons rencontré pour la première fois, à Bourbonnais, en Mai dernier ; c'est un magnifique serpent noir, avec bandes blanches se croisant en losenges sur le dos. Le reptile, dérangé par notre arrivée, se mit à fuir précipitamment, ne nous laissant pas le temps de revenir de notre surprise du moment, pour lui faire ensuite la guerre. Il pouvait mesurer de 3 à 3½ pieds de longueur.

Nos recherches à la poursuite des insectes intriguèrent vivement plus d'un de ceux qui faisaient route avec nous. Ils

ne pouvaient s'expliquer cet empressement de notre part, à chaque arrêt, à retourner les copeaux ou à dépouiller les vieilles souches de leur écorce. Que peut-il ramasser là, se disait-on, lorsqu'on nous voyait ouvrir notre fiole de chasse pour y loger quelques Coléoptères que nous venions de recueillir? Si du moins nous ayons eu la présence de notre compagnon, pour couvrir notre manège, ou seulement assurer notre contenance? Mais non; pour lui, il préférerait pendant ce temps, lorsqu'il ne fumait pas un cigare sur la plateforme, faire l'apprentissage des coutumes Américaines, en s'élevant les semelles à la hauteur de la tête, lorsque la banquette voisine, veuve de ses occupants, lui permettait de hisser ses talons sur son dossier. Heureusement pour nous que nous ne sommes pas au début des inquiétudes qu'occasionnent plus d'une fois nos recherches et que nous savons assez poursuivre notre but, sans nous préoccuper de ce qu'on peut en penser, surtout lorsque nous sommes avec des étrangers auxquels notre état comme nos occupations sont totalement inconnus. Mais notre persévérance dans nos recherches continuant à exciter la curiosité, on en vint bientôt à nous adresser la parole.—Mais que pouvez-vous donc chercher là?—Des insectes.—Des insectes? et dans quel but?—Pour en faire une collection.—Mais à quoi vous servira une telle collection?—Vous savez, repliquâmes-nous, que Dieu n'a rien fait d'inutile dans la nature; or la science a pour but de chercher pour quelle fin chaque chose a été faite, et pourquoi de telle façon plutôt que d'une autre, afin de pouvoir tirer de ces connaissances des conséquences utiles pour les besoins de la vie. Voilà la raison pourquoi nous amassons des insectes, afin de les étudier, de les mieux connaître et de pouvoir les distinguer.—Je ne vois pas beaucoup, reprit un autre, à quoi peuvent être utiles les insectes, les maringouins (*moschettoes*) par exemple.—Vous ne le voyez pas? Cependant ils le sont. Quand ce ne serait que pour exercer votre patience en vous faisant expier vos péchés, ce serait déjà quelque chose; mais il y a plus: les larves des maringouins et d'une foule d'autres Diptères vivent dans les eaux croupissantes des mares, qu'elles contribuent

puissamment à rassainir ; sans ces larves, nous serions constamment exposés aux fièvres malignes et autres maladies qui n'ont pour cause que les miasmes délétères qui s'échappent des mares, dans la saison des chaleurs.—C'en fut assez pour convaincre nos auditeurs, et nous trouvâmes après cela un aide pour nos recherches dans chacun d'eux.

A 3 h. P. M. nous entrons dans la gare de Savannah. Nous prenons de suite un omnibus qui doit nous conduire à la *Marshal house*, qu'on nous a dit être un hôtel de première classe. Nous voyons sur les quais qui avoisinent la gare une immense quantité de balles de coton, toutes prêtes pour l'exportation ; et partout ce ne sont que voitures chargées de semblables balles. Mais à peine étions-nous en route dans l'omnibus, qu'une odeur infecte et des plus pénétrantes se fait sentir et persiste pendant presque tout le trajet. Quelle est cette odeur ? nous n'avons jamais rien senti de pareil ! et aussitôt notre compagnon et nous de nous mettre le sens olfactif à l'abri, en nous pressant le mouchoir sur les narines ; mais, nos Américains, eux, ne paraissent pas s'en inquiéter du tout. Ne pensez-vous pas, dites-nous à notre compagnon, que ces Américains ont les narines doublées en tôle, pour ne faire aucun cas d'une semblable puanteur ! L'*Assa fætida* et nos lieux d'aisance sont des parfums comparés à cette odeur ! Mais d'où vient-elle ? Ce ne sont certainement pas les balles de coton qui l'émettent !... Un voisin à qui nous faisons part de notre inquiétude, nous dit que ce n'était rien, que c'était simplement l'odeur du guano qu'on vendait sur les quais, pour l'engrais des champs. Nous pensons qu'il nous faudrait vivre longtemps près du guano pour nous habituer à en supporter l'odeur.

(A continuer).

Nous donnons ci-dessous un tableau d'observations météorologiques tenues à Macon, Géorgie, par le Rédacteur du *Naturaliste*, pendant les mois d'Avril et Mai. Macon est située au centre même de la Géorgie, par les 32° 48<sup>m</sup> de latitude et les 83° 50<sup>m</sup> de longitude Ouest de Greenwich, sur les premières élévations des Alléghanies.

## Avril.

Maxima.	Minima.	Vent.	Maxima.	Minima.	Vent.
1 70 ●	66.0	S. E. pl. et tonn.	16 74 ○	57.0	O.
2 76 ○	63.5	S. O.	17 80 ○	57.0	O.
3 69 ○	62.0	N. O.	18 81 ●	58.5	S. O.
4 73 ○	63.0	S. O.	19 80 ●	65.4	S. O.
5 81 ○	65.5	S. O.	20 75 ●	68.3	N. O. pl. tonn.
6 90 ○	64.0	O.	21 80 ○	67.5	N. O.
7 92 ○	58.0	S. O.	22 67 ○	52.0	N. O.
8 89 ○	57.2	S. O.	23 80 ○	42.0	O.
9 85 ●	62.0	S. O.	24 80 ○	48.2	O.
10 82 ●	65.0	E.	25 74 ●	62.0	S. E. pl.
11 74 ●	68.0	S. E. pl.	26 82 ●	59.0	S. E.
12 72 ●	52.5	E.	27 74 ●	62.0	S. E. pl. tonn.
13 70 ●	57.0	S. pl. tonn.	28 84 ○	59.0	O.
14 71 ●	57.0	S. O. pl.	29 87 ○	58.2	O.
15 67 ●	56.2	E. pl. tonn.	30 89 ○	63.0	O.

## MAI.

Max.	Min.	Vent.	Max.	Min.	Vent.
1. 89.0 ●	70.0	S. E. pl. tonn.	17. 84.0 ●	65.2	S. O.
2. 85.0 ●	68.2	S. O. pl. ton.	18. 85.0 ○	64.0	S. O.
3. 78.0 ●	69.0	S. E. pl. ton.	19. 79.0 ○	64.5	N. O.
4. 78.2 ●	67.0	S. E. pl.	20. 85.2 ○	55.0	O.
5. 74.0 ○	56.2	N. O.	21. 90.5 ○	60.2	O.
6. 59.0 ●	52.0	N. O.	22. 76.0 ●	65.0	S. E. pl. ton.
7. 66.4 ○	46.0	N. O.	23. 87.0 ●	70.0	S. E. pl.
8. 87.0 ○	56.3	S. O.	24. 89.2 ○	79.0	O.
9. 82.0 ●	59.5	S. O.	25. 86.5 ○	71.0	O.
10. 77.5 ●	66.0	N. E. pl. ton.	26. 89.0 ○	69.5	S. O.
11. 58.0 ●	57.5	N. E. pl.	27. 87.0 ○	68.2	S. O.
12. 67.0 ●	57.0	N. E. pl. ton.	28. 84.0 ●	71.0	S. E.
13. 80.0 ●	60.5	N. E. pl.	29. 90.0 ●	74.0	S. O. pl. ton.
14. 89.2 ○	59.0	S. O.	30. 85.5 ●	72.0	S. O. ton.
15. 79.0 ○	62.0	O. ton.	31. 92.0 ●	71.0	S. O. pl. ton.
16. 86.0 ○	61.0	O.			

Maxima.  
Avril 92.0  
Mai 92.0

Minima.  
42.0  
46.0

Moyenne.  
70.5  
67.0

## MÉTÉOROLOGIE AGRICOLE DU MOIS DE MAI 1871.

TABLEAU DE LA TEMPÉRATURE.

Jours.	Lune.	Toronto.		Montreal.		S. John N.B.		Wolfville		Québec.		3 Rivières		St. Césaire.	
		Lat. 43° 39'	Lon. 79° 23'	Lat. 45° 31'	Lon. 41° 54'	Lat. 45° 16'	Lon. 66° 06'	Max	Min.	Lat. 48° 25'	environ.	Lat. 46° 20'	Lon. 72° 31'	Lat. 45° 15'	Lon. 73° 4'
		Max	Min.	Max	Min.	Max	Min.	Max	Min.	Max	Min.	Max	Min.	Max	Min.
1		59.0	42.2	61.1	42.2	48.0	37.0			44.5	37.0	53.0	35.0	49.2	40.5
2		58.2	42.0	50.1	46.4	46.0	37.0			63.0	34.0	55.0	36.0	58.4	42.0
3		58.0	48.6	67.3	43.0	48.0	36.0			64.0	33.5	56.0	38.0	60.4	40.5
4	☽	45.6	39.0	44.2	39.7	47.0	34.0			56.0	34.0	48.0	33.0	58.2	44.5
5		48.8	40.6	44.3	39.0	35.0	34.0			46.0	38.0	41.0	38.0	57.5	40.2
6		54.0	43.2	56.2	40.0	45.0	37.0			49.0	34.5	54.0	39.0	49.5	41.2
7		52.8	36.0	60.2	45.5	41.0	36.0			41.6	32.4	41.0	36.0	52.2	40.2
8		50.2	33.2	50.4	39.4	43.0	37.0			62.0	35.0	51.0	33.0	48.2	32.0
9		53.2	34.0	64.1	40.2	49.0	34.0			62.5	34.0	56.0	38.0	60.3	36.2
10		57.0	36.8	50.2	41.1	48.0	38.0			57.4	39.0	54.0	40.0	60.2	36.2
11	☉	63.0	38.0	50.2	40.2	52.0	39.0			54.6	31.0	57.0	36.0	61.2	32.2
12		68.0	38.4	69.8	46.1	56.0	43.0			66.0	36.0	63.0	41.0	70.5	40.0
13		55.8	44.4	50.3	40.0	49.0	40.0			51.5	36.0	44.0	36.0	46.0	36.5
14		58.5	37.0	66.1	42.4	54.0	36.0			48.6	34.5	48.0	34.0	46.0	35.0
15		59.2	32.4	66.3	37.1	48.0	37.0			54.0	36.0	53.0	32.0	57.2	30.0
16		66.0	36.4	48.1	47.8	55.0	36.0			61.5	31.0	63.0	36.0	64.3	38.2
17		54.2	41.0	62.5	47.0	54.0	42.0			56.4	46.0	48.0	43.0	68.0	41.0
18		57.5	37.6	68.3	43.0	55.0	40.0			56.6	34.0	60.0	35.0	66.2	38.0
19	☼	68.8	38.0	69.2	50.4	56.0	40.0			86.0	45.5	56.0	44.0	89.2	56.2
20		79.2	47.0	88.0	61.3	52.0	43.0			91.0	45.0	80.0	50.0	90.3	60.3
21		77.8	55.2	94.3	69.1	52.0	45.0			84.0	48.0	88.0	60.0	91.5	62.0
22		71.2	53.8	76.4	65.3	53.0	47.0			60.5	45.0	72.0	58.0	74.2	61.5
23		61.5	42.0	70.1	47.2	51.0	45.0			66.0	35.0	60.0	46.0	73.4	41.2
24		61.8	37.6	70.8	44.6	53.0	39.0			78.0	41.0	56.0	38.0	65.5	37.3
25		73.2	43.0	85.1	50.3	56.0	40.0			82.0	36.0	76.0	35.0	78.2	43.5
26		79.2	61.0	80.4	53.2	67.0	49.0			86.0	40.0	75.0	58.0	77.5	58.2
27	☽	62.8	53.4	69.6	49.2	56.0	44.0			70.0	33.0	63.0	40.0	73.5	43.3
28		72.4	45.2	68.2	53.0	51.0	40.0			60.0	45.0	65.0	48.0	62.3	43.3
29		83.0	56.5	89.0	61.0	51.0	45.0			89.0	45.0	84.0	50.0	91.2	53.2
30		85.0	61.4	81.8	70.2	73.0	50.0			89.5	54.0	85.0	64.0	68.3	66.3
31		78.8	65.8	84.2	61.0	57.0	47.0			79.0	53.0	75.0	50.0	85.3	55.2
Moy.		58.7		65.3		53.5				56.0		55.0		61.7	
EX-TRÊME.		Max. 85.0		94.3		73.0				91.0		88.0		91.5	
		Min. 32.4		36.4		34.0				31.0		32.0		32.0	

Nos lieux d'observations, d'après les températures maxima, minima et moyenne, se rangent, pour le mois de Mai, dans l'ordre suivant :

Maxima.		Minima.		Moyenne.	
Montréal	94.3	Québec	31.0	Montréal	65.3
St. Césaire	91.5	Trois-Rivières	32.0	St. Césaire	61.7
Québec	91.0	St. Césaire	32.0	Toronto	58.7
Trois-Rivières	88.0	Toronto	32.4	Québec	56.0
Toronto	85.0	St. Jean N.-B.	34.0	Trois-Rivières	55.0
St. Jean N.-B.	73.0	Montréal	37.1	St. Jean N.-B.	53.5

MÉTÉOROLOGIE AGRICOLE DU MOIS DE MAI 1871.

TABLEAU DE L'ÉTAT DU CIEL.

Le signe ○ signifie beau temps ; ⊙ variable ou demi-couvert ; ● couvert ; ⊕ orage avec tonnerre ; P pluie et n. neige.

Jours.	Toronto.			Montreal.			St. Jean N.B.			Wolfville.			Québec.			Rivières.			St. Césaire.				
	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.		
1	●		o.	●		n. o.	●	p.340	n.				●		n. e.	●		pl.	●	s. o.	●	0.20	s. o.
2	●		e.	●		n. e.	●	pl.	s. o.				●		s. e.	●			●	o.	●		s. o.
3	●	p.012	n. e.	●		n. e.	●		s. o.				●		n. e.	●			●	n.	●	0.50	s. o.
4	●	pl.1.5	n. e.	●	p.364	s. e.	●						●		n. e.	●			●	n. e.	●	0.70	s. o.
5	●	p.019	n. e.	●	p.423	n. e.	●	p.090	e.				●	pl.	n. e.	●	pl.		●	n. e.	●	0.60	s. o.
6	●		n. o.	●		n. e.	●	p.510	n.				●		n. e.	●			●	n. e.	●	0.20	s. o.
7	●		n. o.	●		n. e.	●	p.230	s.				●	pl.	n. e.	●	pl.		●	n. o.	●	0.50	n. o.
8	●		n. o.	●	p.092	o.	●	p.270	n.				●		s. e.	●	pl.		●	n. o.	●	1.60	o.
9	●		n. o.	●		o.	●	p.120	n. o.				●		s. e.	●			●	s.	●		n. o.
10	○		n. o.	○		n. e.	○		s.				○		s. e.	○			○	n.	○		n.
11	○		s. o.	○		o.	○		s. o.				○		n. e.	○			○	s. o.	○	0.10	s. o.
12	○		n.	○		o.	○		s. o.				○		s. e.	○			○	n.	○		s. o.
13	○		n. o.	○	p.041	n. e.	○		n. e.				○		s. e.	○			○	n.	○		n. o.
14	○		n. o.	○		n. e.	○		n. o.				○		n.	○			○	n.	○		n. o.
15	○		s. o.	○		n. e.	○	pl.	s. o.				○		s. e.	○			○	o.	○		o.
16	○	p.030	o.	○		s. o.	○		s. o.				○		s. e.	○			○	s. o.	○	0.25	s. o.
17	○		n. o.	○		o.	○		n. o.				○		s. e.	○	pl.		○	n.	○		n. o.
18	○		s. e.	○		o.	○	p.220	s. o.				○		n. e.	○			○	n.	○		n. o.
19	○		s.	○		o.	○		s. o.				○	pl.	s. e.	○			○	n. e.	○		s. o.
20	○		s. o.	○		o.	○		s. o.				○		s. e.	○			○	s. o.	○		s. o.
21	○		s. o.	○		o.	○		s. o.				○		s. e.	○			○	s. o.	○		s. o.
22	○		n. o.	○		o.	○		s. o.				○		s. e.	○	pl.		○	s. o.	○		s. o.
23	○		n. o.	○	p.302	n. e.	○	p.100	n. o.				○		s. e.	○			○	n.	○		s. o.
24	○		e.	○		n. e.	○	p.270	n. o.				○		s. e.	○			○	n.	○		s. o.
25	○	p.750	s. o.	○		o.	○		s. o.				○		s. e.	○			○	s. o.	○	0.68	s. o.
26	○		o.	○	p.057	o.	○	p.025	s. o.				○		s. e.	○	pl.		○	s. o.	○	0.02	n.
27	○		e.	○	p.291	n. e.	○	p.070	n. e.				○		s. e.	○			○	n.	○		n. o.
28	○		s.	○		s. o.	○		s.				○		n. e.	○			○	s. o.	○	0.20	s. o.
29	○		s. o.	○		s. o.	○	pl.	s. o.				○		s. e.	○			○	s. o.	○		s. o.
30	○		s. o.	○		o.	○	⊕	n. e.				○		n. e.	○	pl.		○	n.	○	1.80	o.
31	○		e.	○		n. e.	○	p.100	s. o.				○		n. e.	○			○	n. e.	○		n.
p. 2.302   p.3.850n.0.150   pl.12 n.2jrs.   pl.4jrs.n.0jrs.   pl. 9jrs.n.0jrs.																							

Notre correspondant de St. Jean N. B. signale le 8, le 13 et le 18 une Aurore Boréale.

A la date du 17 Mai, il dit : On voit les arbres des promenades publiques couverts de leurs feuilles.